



## Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie

28 | 2000

La "Lettre sur les aveugles"

---

### *Dictionnaire des Journalistes* (1600-1789)

Pierre Chartier

---



#### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rde/217>

ISSN : 1955-2416

#### Éditeur

Société Diderot

#### Édition imprimée

Date de publication : 15 avril 2000

ISSN : 0769-0886

#### Référence électronique

Pierre Chartier, « *Dictionnaire des Journalistes* (1600-1789) », *Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie* [En ligne], 28 | 2000, mis en ligne le 21 novembre 2006, consulté le 01 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/rde/217>

---

Propriété intellectuelle

référence récurrente au texte de Foucault « Il faut défendre la société » où il propose de lire l'*Encyclopédie* comme l'ouvrage où émergerait une disciplinarisation — analyse qui convient mieux, nous semble-t-il, à l'*Encyclopédie méthodique* de Panckoucke qu'à celle de D'Alembert et de Diderot — obscurcit plutôt qu'elle n'éclaire le projet des éditeurs d'œuvrer à une mathesis, c'est-à-dire à l'unité du savoir (projet en revanche bien mis en lumière dans un autre ouvrage de Foucault, à savoir *Les mots et les choses*). L'emploi de certains termes comme, par exemple, le terme « hapax » (p. 307 ; 345) ou le terme « scientisme » référé à Fontaine et Rameau (p. 270) nous a paru impropre ou contestable. Enfin la métaphore de la mécanique (mécanique de la vérité, mécanique de l'entendement humain, mécanique de l'esprit, mécanique de la perception, mécanique de la déduction, etc.) nous a semblé abusivement filée tout au long de l'ouvrage, et cela dès l'introduction. En revanche il faut complimenter l'auteur pour l'annexe de l'ouvrage, qui est à la fois généreuse et très utile, en particulier le point intitulé « Comment aborder les articles de l'*Encyclopédie* », qui peut servir de guide précieux aux étudiants.

Exception faite de ces détails parfois troublants, le livre de Martine Groult, à l'instar de la conception que se fait D'Alembert d'un bon livre d'éléments, donne beaucoup à penser.

Véronique LE RU

*Dictionnaire des Journalistes* (1600-1789), dir. Jean SGARD, Oxford, Voltaire Foundation, 1999, 2 vol., 1091 p.

Après le *Dictionnaire des Journaux*, publié en 1991, le *Dictionnaire des Journalistes* que la Voltaire Foundation nous propose huit ans plus tard met fin à une longue attente. Reprise augmentée (en fait, doublée) d'un premier *Dictionnaire des Journalistes* paru dès 1976 aux Presses Universitaires de Grenoble, cette édition en deux superbes volumes cartonnés de plus de mille pages complète, ou plutôt rend complètement utilisable, un travail monumental dont bénéficie toute la recherche littéraire et historique sur les XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles. Selon le titre même de ces deux ouvrages, les personnes comme les publications recensées couvrent en effet les années 1600-1789, mais bien des « journalistes » nés au cours du XVIII<sup>e</sup> siècle continuent d'être actifs pendant les années de la Révolution et de l'Empire. Même si la presse éclore à partir du 14 juillet 1789 est hors champ, on n'allait pas tronquer la relation de la vie et des travaux de nombreux auteurs — c'est le cas d'une partie de la trentaine des collaborateurs de l'*Encyclopédie* que le croisement avec les listes établies par Franck A. Kafker permet de déterminer sans erreur. On devait en outre renvoyer régulièrement, époque oblige, à plusieurs contrées et villes étrangères à la France, où résidaient et travaillaient des Français ou francophones, comme les Pays-Bas, bien sûr, la Suisse, des villes allemandes, et jusqu'à des colonies d'outre-mer. C'est donc un vaste ensemble de deux siècles, sur un espace géographique fort étendu, que couvrent ces quelque 810 monographies, en fait, du point de vue de ses acteurs, la première partie, en son entier, de l'histoire de la presse en France et en français. Grâce en soient rendues à Jean Sgard, animateur depuis les origines de cette tâche impressionnante, et à ses très nombreux collaborateurs. Comme le sujet traité, une telle œuvre ne peut être que collective, et nos remerciements s'adressent à ce collectif, en particulier, en leur nom à tous, aux membres du comité de rédaction, J.-D. Candaux, A.-M. Chouillet, H. Duranton, M. Fabre, G. Feyel, M. Gilot, R. Grandroute, U. Kölving, C. Labrosse, F. Moureau, A. Nabarra, P. Rétat et F. Weil.

Mais revenons un instant à l'autre collectivité, à ces « journalistes » dont les données biographiques nous sont exposées selon huit rubriques : état-civil, formation, carrière, situation de fortune, opinions, activités journalistiques, publications diverses, bibliographies. Quels sont-ils donc, qui « méritent » alors, et selon quels critères, le nom de « journaliste » ? Ainsi que le remarque Jean Sgard dans sa Préface, cette appellation n'est pas garantie, loin de là. Elle ne va pas sans offrir des difficultés considérables de tous ordres. En termes de fait, d'abord. Des 2 000 collaborateurs environ qu'évoque le *Dictionnaire des Journaux*, beaucoup ne nous sont pas autrement connus. Impossible de leur consacrer une notice individuelle. Mais, en terme de choix, fallait-il accorder une place à tout littérateur ou homme de plume qui, ayant laissé quelque trace de sa personne, a entretenu à un moment ou à un autre un rapport avec la presse ? Impossible également. Le nombre en est trop grand, beaucoup de ces contacts ne sont pas significatifs. On reconnaîtra que les solutions intermédiaires, auxquelles il fallait par nécessité autant que par sagesse s'arrêter, ne permettent pas d'éviter des flous ou des inconséquences. Pourquoi la présence de tel imprimeur ou « libraire », et non de tel autre ? A partir de quel moment un écrivain ou un savant qui donne de ses textes à une revue ou à une feuille devient-il pour nous un « journaliste » ? Quel statut accorder aux auteurs de comptes rendus ? Ou s'arrête le compte rendu, et où commence une contribution journalistique plus personnelle ? Comment assurer un traitement équitable à ceux qui travaillent à Paris (ils sont mieux cernés) et aux provinciaux (dont la plupart restent anonymes) ? On peut s'interroger sur d'autres critères encore : tous les « journaux » sont-ils équivalents, tous donnent-ils à tous leurs collaborateurs le même « droit » au même titre, ou bien y a-t-il des acteurs principaux et des acteurs secondaires, indignes du titre que nous leur attribuons ?

Un exemple. Si l'on considère, comme c'est le cas ici, que Grimm, puis Meister, successivement à la tête de la *Correspondance littéraire*, ou Diderot, leur collaborateur fétiche et protéiforme, ont été à ce titre des « journalistes » comme Fréron, Desfontaines, Marmontel ou l'abbé de la Porte, pourquoi ne pas mentionner Madame d'Épinay, dont on sait qu'elle a, de 1753 à 1773, activement secondé Grimm, ou mieux, qu'elle a, pendant plusieurs années et à plusieurs reprises (en compagnie de Diderot), purement et simplement remplacé la « chaise de paille » parti(e) sillonner les routes d'Europe au service de Catherine ou autres souverains d'Europe centrale ? J. Schlobach (art. GRIMM), mais non A.-M. Chouillet (art. DIDEROT), signale d'un mot la collaboration de la « marquise » à l'œuvre commune. Ne fallait-il pas faire davantage ? Sans doute. Comme on ne saurait suspecter les auteurs du *Dictionnaire* de misogynie ou d'antiféminisme, doit-on penser que la part de Louise d'Épinay est encore aujourd'hui trop peu décidée, malgré les travaux de J. Varloot et de J. Schlobach en particulier ? Le fait que sa collaboration n'a pas été rétribuée a-t-il joué un rôle important dans la décision de ne pas retenir Madame d'Épinay ? Cette question se complique du fait que, la *Correspondance littéraire* étant (à juste titre selon moi) absente du double volume précédent, le *Dictionnaire des Journaux*, comment la présence de Grimm et de Meister se justifie-t-elle, s'il est vrai qu'on ne leur reconnaît guère d'autre activité « journalistique » que leur responsabilité à la tête de la *Correspondance littéraire* — qui fait l'essentiel de la notice qui leur est consacrée ? Inadvertences, inconséquences, inévitables inconséquences, comme dirait Jacques le fataliste ? Certes la critique est aisée, et chacun, au gré des informations dont il dispose ou de son érudition fraîche ou ancienne, ne manquera pas de relever, à propos de l'un(e) ou de l'autre, quelques lacunes, ou des inexactitudes de détail. Voire de suggérer l'introduction, en bonne logique, de « journalistes » « oubliés », ou plutôt écartés pour des raisons dont on imagine qu'elles ont été mûrement pesées, tant il est vrai qu'il n'y a pas, dans ce domaine, de vérité transcendante.

On voit que chacun d'entre nous a infiniment à apprendre de ce dictionnaire comme de son prédécesseur. C'est une mine difficilement épuisable. C'est aussi une source de plaisirs renouvelés. J'avoue m'y être introduit avec gourmandise et déplacé avec délectation, comme dans tous les vrais dictionnaires. On intervient malgré soi, on se l'approprie, on souhaiterait y ajouter alors que l'on fait à chaque page des découvertes. On en conclura sans craindre d'être contredit par les promoteurs de cette belle entreprise, aussi somptueusement mise en page, aussi soignée, aussi rigoureuse sur le fond qu'impeccable typographiquement, que le *Dictionnaire des Journalistes* pourra et devra être perfectionné encore : non parce qu'il serait incomplet, insuffisant ou fautif dans l'absolu, mais parce que la recherche progresse, que l'émulation ne peut que se saisir de la communauté, académique et intellectuelle. Jean Sgard, une fois encore, devra apporter sa pierre et parfaire l'édifice ! La forme livre est à cet égard irremplaçable. Mais les avancées de l'érudition doivent se soutenir, quand c'est possible, des progrès de la technique, parfaitement capable en l'occurrence d'accélérer aujourd'hui les mises au point de ce genre. A quand, redoublant le premier et le relayant, toujours sur le chantier, un *Dictionnaire de la presse électronique* ?

Pierre CHARTIER

#### DENIS ET LES DÉTECTIVES.

Après avoir lu les deux romans policiers historiques de M. Hubert Prolongeau<sup>1</sup>, j'ai imaginé un article de l'*Encyclopédie* :

« DÉTECTIVE, s.m. (Procédure criminelle). C'est un inspecteur de police qui, dans les pays éclairés, s'appliquant à résoudre les affaires criminelles par les seules lumières de la raison, démasque les coupables les plus intrépides sans recourir à ces moyens violents qui font frémir la nature et dont l'usage persiste malheureusement dans certains tribunaux (voir DÉLITS, INQUISITION, PEINES, QUESTION) ».

Trêve de plaisanterie : je constate que les auteurs de romans policiers historiques commencent à exploiter le XVIII<sup>e</sup> siècle. Déjà dans les nouvelles de Lillian de la Torre, le Dr Johnson et Boswell préfiguraient Sherlock Holmes et Watson. En France, Dominique Muller vient de lancer un personnage de médecin détective qui évolue dans le Paris de la Régence, où il rencontrera peut-être un jour Cartouche, Des Grieux et Lagardère.

H. Prolongeau, lui, insère ses intrigues dans le feuilleton de l'*Encyclopédie* : le premier roman, situé en 1765, s'ouvre sur l'assassinat de l'imprimeur. Qui veut empêcher la publication des derniers volumes du dictionnaire ? Le pauvre Diderot se débat contre des menaces imprécises. L'auteur, qui indique ses sources, s'inspire notamment de la biographie de Wilson et met en scène autour du philosophe sa femme, la famille Volland, D'Alembert, Grimm, Jaucourt, Lebreton, l'abbé de Prades... et même Montamy, pourtant mort au début de l'année.

Ce qui est intéressant, c'est la manière dont travaillent ces écrivains : comme Dominique Muller, H. Prolongeau reconstitue le Paris du XVIII<sup>e</sup> siècle en mariant — qu'on me passe l'expression — Sade à Mercier. Décors de rue pittoresques empruntés au *Tableau de Paris*, d'un côté, et, de l'autre, scènes d'orgies

1. *L'Œil de Diderot*, Labyrinthes, Librairie des Champs-Élysées, 1998, et *Le Cauchemar de D'Alembert*, même collection, 1999.